enlovant avec sa chavache quelques mousses parasites sur l'écorce des chênes les plus rapprochés de lui, Gaétan s'adressa brusquement à son nouveau laquais et lui demanda comment il se faisait qu'il l'eût rencontré sous bois et si près de la demeure du sorcier.

— Rien de plus facile à vous raconter, monseigneur, répondit Duhoux. Ce matin, dès l'aube, j'ai quitté la ferme de la Bénardière et je suis allé à Montaigu. Là, j'ai acheté le costume que je porte ; puis, sans retard, je me suis mis en route pour le château d'Aprémont. Chemin faisant, j'ai rencontré une carriole ; elle suivait la même direction que moi. J'y ai pris place, après avoir payé à boire à celui qui la conduisait. Pour abrégé la distance, il fut convenu que nous traverserions le défilé de la Gorge-aux-Loups. Comme nous avançons dans le sentier qui se déroule au bas de ce coteau, j'aperçus un carrosse stationnant sur l'herbe et sous les arbres. Je crus reconnaître la voiture et la livréé que la veille, au soir, j'avais vu es dans la cour de la ferme. Une observation de mon conducteur vint confirmer ma remarque. "Tiens, dit-il, il paraît que la famille seigneuriale d'Aprémont est en train de consulter le solitaire de la Gorge-aux-Loups." Et, faisant le signe de la croix, il ajouta qu'on avait tort de recourir à la science des sorciers. "Ma foi, tant pis ! répliquai-je avec une résolution soudaine, moi aussi je veux connaître le sort que me prépare l'avenir." Disant cela, je sautai à terre, je serrai la main de mon compagnon stupéfait, et je me mis à grimper au hasard sous les ombrages de la colline, tandis que la carriole s'éloignait rapidement.

— Est-ce que vraiment tu songeais à faire tirer ton horoscope, imbécile ?

— Fi donc ! pas si niais !... D'ailleurs, c'est déjà fait... sans ma permission. Oui, hier l'affreux sorcier m'a prédit des horreurs... Et pourtant je suis un honnête homme, moi, voyez-vous. Ah ! je me vengerai !

— Peut-être es-tu venu ici avec le désir d'en trouver l'occasion ?

— Un peu, monseigneur. Mais j'avais aussi l'espoir de vous rencontrer. Ma bonne chance m'a favorisé sur ce dernier point. Puisse-t-elle tôt ou tard, mais plus tôt que plus tard, m'être propice en ce qui concerne cet infâme Mathieu !

— Eh bien ! dit le marquis après un instant de réflexion, je me charge, moi, de te venger... mais à une condition.

— Laquelle ? Parlez vite, monseigneur.

— Quand tu m'as absorbé tout à l'heure, n'as-tu pas prétendu que, si tu voulais, tu pourrais me donner le véritable sens de ce qui venait de se passer sous mes yeux ?

— Et je le prétends encore très-sincèrement, croyez-moi.

— Alors il faut me promettre de me dire ce que tu sais. Moi, en retour, je te promets que tu seras vengé du solitaire de la Gorge-aux-Loups.

Roch Duhoux allait prendre l'engagement qui lui était demandé. Une réflexion l'arrêta.

— Eh bien ! pourquoi hésites-tu ? reprit Gaétan.

Ah ! dame, balbutia d'un air soucieux le nouveau laquais, c'est qu'il y a du danger pour moi à dire ce que je sais.

— Quel danger ?

— On m'a menacé, si je révèle le mystère qui se rattache à ce que vous avez vu tout à l'heure, de m'en faire repentir, de me châtier.

— Qui donc oserait ainsi s'attaquer à toi, maintenant que tu m'appartiens ? Ce serait le comte de Flavigny lui-même que je ne tolérerais pas.

— Oh ! ce ne serait pas lui, le pauvre gentilhomme ! Je crois bien qu'il ignore tout.

— Tout ?... Mais qu'est-ce donc ?... Parbleu ! tu piques singulièrement ma curiosité.

Après un instant de silence, Duhoux s'écria :

— Puis-je maintenant compter sur vous, monseigneur ?

— Eh ! sans doute.

— Si l'on me persécute, me défendrez-vous énergiquement ?

— Pardieu ! j'ai besoin de toi.

— Quoi qu'on dise sur mon compte, quoi qu'on tente pour me faire chasser du château d'Aprémont, me garderez-vous à votre service ?

— Même si l'on me prouve que tu es un sieffé coquin.

— Jurez-le moi !

— Je le jure.

— C'est bien. Je parlerai. Mais croyez bien que je suis un honnête...

— Assez. Tu te répètes, c'est inutile, dit en ricanant le marquis. Est-ce que je m'intéresserais à toi si tu ne paraissais être la fine fleur de la délicatesse et de la probité !

— La fine fleur ! monseigneur me flatte. Je sais remplir mes devoirs, voilà tout. Ainsi j'ai pris l'engagement de vous confier un secret important, et bien que cette confiance puisse exposer ma vie, je suis prêt à le recommencer.

— Ici ? non pas. Nous pourrions être dérangées ; mais en route, dans quelque chemin détourné, car nous allons sortir du bois et nous diriger vers le château. Es-tu bon marcheur ?

— Excellent. Je fais dix lieues tout d'une traite sans me fatiguer ?

— C'est plus qu'il ne faut pour que tu puisses suivre l'amble serré de mon cheval.

— Au besoin, je vous suivrais au trot.

— Peste ! tu n'as cependant pas l'air d'être taillé pour la course.

— Oh ! mes jambes ne sont pas très-droites, mais en revanche elles sont très-longues et elles arpentent le terrain comme des pattes de faucheux.

D'un air ironique, le marquis toisa Duhoux des pieds à la tête. Celui-ci, d'un coup d'œil rapide et sournois, parut constater qu'il existait une légère similitude entre sa propre désinvolture et celle de Gaétan d'Aprémont. Un observateur attentif eût sans doute fait également cette remarque, car les différences physiques étaient à peu près les mêmes en eux, avec cette différence qu'elles étaient moins accusées et mieux vêtues chez le grand seigneur.

— A propos, mon noble maître, reprit Duhoux, comment me trouvez-vous sous la livréé que je porte ? Ainsi costumé, n'ai-je pas tout à fait bon air ?

Il se cambra et pirouetta sur ses talons, en jetant à la manière d'un Frontin de comédie, son tricorne galonné sous son bras.

— Tu es un peu moins laid qu'hier, honnête Mascarille, répondit Gaétan en lui riant au nez. Mais tu n'en conserves pas moins une mine qui révèle ce que tu es.

— Alors mon air doit révéler que je suis vraiment digne d'être au service de monseigneur ! répliqua l'affreux Scapin en s'inclinant avec toute l'apparence d'un profond respect.

— Ah ! drôle, je crois que tu te permets de plaisanter ! Prends garde à ce que tu dis, et gare à tes épaules, faquin !

Le rire de Gaétan avait fait place à un froncement de sourcils. Mais Roch Duhoux protesta qu'il n'avait pas eu la moindre envie de plaisanter, et son maître crut ou feignit de croire à la sincérité de cette protestation. Il se mit à cheval donna de l'épéron et partit au grand trot, sans paraître se soucier de son valet, qui dut aussitôt prouver la longueur de ses jambes et la vitesse de sa course, double avantage dont il venait de se vanter.

Lorsque le marquis ralentit l'allure de sa bête, il se retourna. S'il s'attendait à voir Duhoux essouffé, il reconnut qu'il se trompait, car Duhoux le suivit sans effort.

Le marquis redevint de bonne humeur.

— Peste ! mon gaillard, dit-il, comme tu arpentés aisément le terrain ! Si tu ne fais pas ton chemin dans la vie, ce ne sera pas faute de savoir courir.

— Il vaut peut-être mieux savoir ramper, monseigneur, répartit le laquais. On arrive encore plus sûrement au but.

Cette saillie ne déplut pas à Gaétan.

— Décidément, dit-il, tu n'est pas un sot, et si tu veux m'être dévoué j'aurai soin de ton avenir.

— Je vous serai dévoué corps et âme, monseigneur.